



LE CHERCHEUR D'OMBRE

EDGAR P.S.

RÉCIT

Edgar P.S.

Le Chercheur d'ombre

© Edgar P.S., 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5464-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Si l'on ne voit que du noir, c'est qu'on ne regarde pas la toile. »

(Pierre SOULAGES)

Ombre (*n.f*) : du latin *umbra*, désigne les contours d'une ombre produite par un corps interposé entre la lumière et la terre.

Dans l'antiquité, *umbra* prend le sens d'allégorie, de révélation, en référence à l'ombre laissée par les oiseaux sur le sol lors des cérémonies de l'oracle.

Associé aux mystères de la nuit, à l'obscurité et à la mort, le mot désigne plus communément un lieu ombragé, un espace privé de lumière.

AVANT-PROPOS

« Cher frère,

Notre château est en feu ! Je t'en prie, fuis, et ne reviens pas !

Des flammes immenses surgissent par-delà les fenêtres des étages, mais je n'ai rien pu faire pour les éteindre. Je ne peux m'empêcher de les regarder monter jusqu'au ciel !

Elles ne me semblent pas hostiles, ces flammes de l'enfer, et sous le souffle du vent, elles enveloppent les murs de notre maison comme sous les plis d'un grand voile pourpre.

Les escaliers ont été détruits par le feu.

Les secours m'ont déposé dans les allées du jardin. À travers les persiennes craquelées des fenêtres, nos souvenirs s'envolent avec les cendres fumantes...

Une ombre noire et poussiéreuse s'est déposée sur les arbres alentours. Il ne reste plus que les débris des massifs de roses, brûlés par les projections de l'incendie. Dans ma poche, j'ai conservé comme un dernier souvenir un morceau de cette *terre d'ombre* que j'avais ramassé dans les profondeurs de notre jardin. Je serre ce trésor inespéré dans la paume de ma main, tel un ultime héritage, un dernier rappel de votre existence...

C'est idiot, car je m'aperçois que cette lettre va certainement brûler avec vous, et que personne ne la lira ! Vous êtes tous morts dans l'incendie.

Ca n'a plus d'importance. Désormais, je n'écirai plus aucune lettre, je ne dessinerai plus... Qui aurait cru que ma dernière œuvre serait ce rapide

testament, griffonné sur un bout de papier froissé ? Je ne veux plus conserver le moindre souvenir de cette famille. Telle est ma dernière volonté. D'ailleurs, je n'y vois presque plus... Mes yeux sont aveuglés par la fumée de l'incendie et se recouvrent d'un voile grisâtre.

Mais rassurez-vous, je ne suis pas seul.

Face à moi, dans la lueur des flammes, alors que s'effondre notre château, se dresse un merveilleux motif qui me protège, et me rassure. Une ombre qui n'en est pas une. Une forme dessinée par la lumière, comme une marque scintillante et envoûtante, une silhouette humaine, ou le reflet de mon imagination encore avivée par la fournaise vacillante... Peut-être lira-t-elle ces mots, cette aura enveloppée de splendeur et de soufre ? Mais je n'ai plus aucune certitude. Elle ne fait que me regarder en silence, me tendre la main, tandis que mes souvenirs s'étiolent, et que mes membres se fatiguent et s'endorment lentement.

Repose en paix, mon cher frère, et ne renais jamais de tes cendres ! Car ce sanctuaire est désormais perdu, et restera le dernier vestige de notre famille maudite qui n'aurait jamais dû voir le jour, privée de passion et d'amour flamboyant... »

I

J'appartiens à une famille de l'Est de l'Europe. De lignée aristocratique, mais sans argent. Il y a longtemps, à nos retours de voyage, lorsque nous franchissions les grandes portes de notre propriété, je ne pouvais m'empêcher de lire, comme sous la contrainte, la devise inscrite sur le blason de notre famille, tout en haut du porche de l'entrée :

*« Aucun cœur n'est plus pur
Que celui de l'ombre du Roi -
Reflet divin dont il est esclave. »*

Je haïssais ces paroles d'un autre temps. Suffisantes et ridicules.

« Des mots, seulement des mots ! » me disais-je à moi-même.

Pendant des années, je les lisais à voix basse à chacune de nos allées et venues, et dans le grand hall de l'entrée qui m'accueillait froidement, comme dans le ventre béant et affamé d'une gigantesque baleine, ces lettres taillées dans la pierre, immuables et éternelles, en apesanteur au-dessus de nos têtes, sonnaient telle une sentence irrévocable venue d'une autre époque, qui m'accablait et dominait tout mon être.

Nul ne savait quelle était l'origine de cette phrase obscure, ni qui en était l'auteur. Personne ne s'était penché sur la question, sans plus de curiosité, et aucun généalogiste n'y avait prêté attention. Ma famille avait laissé mourir l'héritage familial et n'accordait que peu d'importance aux légendes et écrits du passé... Cette devise me paraissait à moi-même si désuète, que j'avais fini par en perdre le sens et l'intérêt d'en savoir plus. Mais je ne pouvais l'oublier. Je me la récitais parfois tout bas, le soir, en rentrant au château, et ces mots étranges et savants résonnaient inlassablement en moi, et finissaient par me hanter, devenant l'essence même de cette demeure, comme des fantômes chuchotant à mon oreille

les vers sacrés d'une antique poésie. « *L'ombre du Roi... Reflet divin...* » Des ordres tout droit surgis d'un cycle révolu qui vivaient encore dans le temps présent. J'imaginais une ère lointaine où mes aïeux servaient un souverain magnifique comme des ombres dévouées et fidèles. Je me prenais même à rêver d'être un véritable prince, nostalgie de nos anciens privilèges. Des rêves d'enfant surannés qui me perturbaient l'âme et m'empêchaient parfois de dormir.

Au fil du temps et des désillusions, cette légende m'était devenue insupportable.

« De stupides marionnettes ! » m'indignais-je parfois en pensant à ces ancêtres serviles et lâches, aux ordres d'un monarque égoïste et archaïque. Des ombres pâlottes, des poupées de chiffon, sous le joug de règles arbitraires et de rois dépensiers et tyranniques ! Dieu que cette abnégation devait être sinistre et cauchemardesque.

Ces mots me ramenaient aussi aux souvenirs de mon enfance, lorsque cette demeure était encore un foyer accueillant et heureux. Je n'ai jamais vraiment connu le bonheur, et je ne dresserai pas ici le portrait d'une famille idéale : ma fratrie s'est disloquée au fur et à mesure des années, étouffée par le poids de l'héritage familial, des obligations et des dettes. Mais parfois, en les lisant, ou au gré d'une conversation me rappelant amèrement le passé, je m'imaginais aussitôt déambuler dans les allées blanches qui enlaçaient le logis et sillonnaient les jardins, s'étendant au-delà de mon regard d'enfant vers le ciel et l'infini. C'était une époque où le sens de cette lugubre devise m'échappait encore. Où je pouvais courir et me cacher loin des regards, au fin fond des cachettes innombrables de ce merveilleux domaine. Les souvenirs de ces moments m'apparaissaient opaques et confus, mais j'en goûtais la douce volupté et l'amer regret, telles des images troubles, opalescentes, qui rayonnaient faiblement dans la masse informe de mes pensées ; des rais de lumière descendant du ciel de ma mémoire et réchauffant les versants ombragés de mon cœur.

De tous mes souvenirs, celui-là demeurerait le plus clair... J'aimais le soleil.

Lorsque les beaux jours arrivaient, et que je me retrouvais seul au château, je m'aventurais dans les jardins déserts échappant à la surveillance de mes aînés. Il régnait un tel silence dans les sous-bois du parc. Comme je me sentais coupable

lorsque je disparaissais au nez et à la barbe de mes parents et des domestiques, j'étais un enfant désobéissant et imprévisible, et il est possible que j'aie beaucoup inquiété ma famille, mais je ne le regrette pas, et jamais je n'ai vécu à nouveau de tels moments de bonheur et de crainte. On m'interdisait de sortir en plein soleil car mes yeux depuis la naissance ne supportaient pas la lumière trop vive. Pourtant j'avais pris l'habitude de me cacher derrière les hautes palissades bordant les bords de la propriété, et de m'allonger innocemment dans les herbes hautes, les paupières closes, en plein soleil, à l'abri des regards ; j'étais inondé de chaleur et de bien-être. Et pendant plusieurs heures, recouvert par cette lueur intense, tout mon corps devenait transparent, et se fondait dans l'espace.

Je songeais longuement, et beaucoup, tout cela dans la flamboyance des jours d'été. Et tous mes secrets, tous mes chagrins, s'envolaient vers le ciel clair. Je confiais aux dieux mon esprit, au vent ma tristesse, et une douleur ineffable à tous les éléments de la terre. Toutes ces pensées ruisselaient de mon corps, et se mêlaient à l'espace enchanteur. Sans plus me sentir un homme. Sans n'être plus rien. Tout un après-midi.

Quand je sortais de ma léthargie, j'aimais poser mon regard aux alentours, et tout paraissait alors irradié de soleil, entaché de la marque mouvante du grand astre. Pris de vertige, je titubais et des formes mouvantes naissaient à mes pieds, j'entrevois le monde à travers les remous d'une vision altérée et étrange, où chaque élément du décor se parait d'ombres changeantes et prenait vie.

Je ne me souviens pas de la première fois où j'ai aperçu les ombres bouger, mais je me rappelle m'être senti investi d'un don insolite, qui me semblait être une révélation.

J'avais la faculté de distinguer les ombres du monde. De voir l'invisible et l'inaccessible. Je ne parle pas de ces ombres que l'œil humain perçoit naturellement dans la pénombre d'une pièce ou d'une grotte. J'entrevois plutôt comme les mouvements invisibles du monde, toutes ces infimes altérations de l'espace et du temps qui se dissimulaient derrière chaque chose et chaque être ; la lente marche du cosmos qui s'animait dans le plus grand mystère, sans qu'habituellement nous puissions le voir, mais que je sentais bouger inexorablement ; tous les mystères du néant que mes yeux d'enfants percevaient seulement brièvement, quelques secondes.